

EXPORTONS EN FRANCE

Nous avons à Montréal la visite d'un ancien ministre du Commerce, de l'Industrie et des Colonies en France, M. Jules Siegfried, qui est accompagné de son fils, M. André Siegfried.

La visite de l'ancien ministre au Canada, bien que n'ayant aucun caractère officiel, paraît-il, peut avoir pour notre pays des résultats appréciables et c'est pour cette raison que nous croyons devoir nous arrêter un instant sur le voyage au Canada de cet homme politique, car M. Siegfried représente au Sénat l'arrondissement du Havre.

On nous dit que M. Siegfried a eu des entrevues à Ottawa avec plusieurs ministres et avec quelques députés. On prétend, du moins un journal déclare que M. Siegfried a approché ces personnages dans le but de sonder le terrain pour l'établissement d'une ligne transatlantique entre la France et le Canada. Mais cette ligne existe et le gouvernement canadien, il y a quelques jours, a même fait voter une subvention de \$100,000 qui lui sera acquise si elle remplit les conditions de son contrat avec le gouvernement.

L'ancien ministre de France n'ignore rien de l'existence de cette ligne, et ses propres paroles le prouvent :

« Nous sommes de plus en plus convaincus que l'intérêt du Canada comme celui de la France veut que les relations commerciales entre les deux pays soient développées dans la plus large mesure.

« La nouvelle ligne franco-canadienne donnera un puissant élan à ce développement. Mais si on désire l'augmenter plus fortement encore, il me paraît nécessaire que le traité de commerce de 1893 soit largement étendu et que, d'une part, le Canada fasse une diminution importante sur ses droits de douane en faveur des produits français et que, d'autre part, la France accorde un tarif minimum aux produits du Canada. »

Ne serait-ce pas plutôt en vue d'un nouveau traité de commerce plus étendu entre les deux pays que M. Siegfried aura sondé le terrain auprès des ministres et des députés. Ses propres paroles pourraient le faire supposer. En tous cas, l'ancien ministre est un grand industriel très versé dans les questions économiques et l'intérêt de relations commerciales, entre la France et le Canada n'a pu lui échapper.

Soyons donc certains que le voyage au Canada de M. Jules Siegfried ne sera pas infructueux si,

comme nous en avons l'espoir, un nouveau traité de commerce entre le Canada et la France est mis à l'étude des deux côtés de l'océan.

Nos hommes d'affaires qui ont pris part à l'exposition de Paris, ou l'ont simplement visitée, savent combien nous sommes loin d'avoir avec la France les relations commerciales que nous pourrions et devrions avoir. Aussi, depuis un an, travaille-t-on à développer ces relations : Une ligne directe est subventionnée de manière qu'elle puisse vivre sans crainte en attendant qu'elle tire son existence de son propre trafic ; on demande et on créera bientôt le poste d'un agent commercial du Canada en France ; enfin, la question d'un traité de commerce est presque mûre.

Espérons donc que nos exportations en France n'auront plus bientôt le chiffre insignifiant qu'elles ont eu jusqu'ici.

AUTOUR DU MONDE

INDES

(Suite).

Delhi, comme Meerut, Cawnpore et Lucknow, est pour les Anglais un véritable pèlerinage. Chaque pierre leur rappelle cette sanglante révolte suivie de si terribles représailles.

On ne peut s'empêcher d'y penser. Aujourd'hui même, je relisais l'horrible épisode de ce colonel qui conduisait en prison les deux fils et le neveu de l'ancien roi mongol, déjà au pouvoir des Anglais. Le colonel était à cheval et les princes dans un chariot. Sous le coup de l'excitation de la foule qui voulait les délivrer, l'officier anglais saute sur la charrette et brûle la cervelle des princes avec son propre revolver ! Cette exécution, audacieuse et terrible, réussit.

Je ne sais si ce sont ces tristes souvenirs qui hantent mon esprit ou si c'est la réalité, mais je ne trouve pas à la population de Delhi l'allure des sujets du Rajpoutana.

Au fond, la situation est la même malgré la forme.

Protectorat ou non, c'est l'Angleterre qui gouverne tout, et cela vaut peut être mieux que les exactions et les guerres intestines des anciens maîtres ; mais je tiens à mon observation. Les habitants d'Ahmedabad et de Jeypore sont plus fiers que ceux de Delhi.

La ville d'ailleurs est sale. A la tombée du jour, une nausée générale de pétrole et de friture envahit

l'atmosphère, on en mange par le nez. Les boutiques de victuailles ont allumé le petit réchaud sur lequel est placée une poêle. Ce " feu du ventre " est entouré de gens qui se chauffent les mains, en attendant la fin de la cuisson. Il fait froid ici et les haillons rembourrés et piqués sont plus laids que les autres. Mieux vaut encore voir les dos luisants au soleil que les loques multicolores qu'on rencontre à chaque pas.

Contraste bizarre : de temps à autre, on voit passer, à cheval ou conduisant un léger phaéton, un bel homme, jeune, aux souliers vernis, à la petite calotte brodée sur le côté de la tête, la barbe et les cheveux très soignés, le regard brillant, le cachemire jaune ou rouge sur l'épaule. D'où sortent-ils, où logent-ils ces gandins de l'Inde ? Je l'ignore ; car je n'ai pas vu une seule habitation propre dans le pays, excepté, bien entendu celle des officiers et fonctionnaires anglais, dont beaucoup sont situés dans le " Fort " et prises dans les anciens palais du Grand Mogol.

Ici, comme partout, on ne voit pas de femmes, sauf les pauvres porteuses, couvertes de haut en bas par des oripeaux, les narines, les bras et les pieds ornés de bijoux. On rencontre aussi des mahométanes, qui se couvrent la figure avec un voile de madapolam ou de lainage blanc sale. J'en ai rencontré qui avaient des jupons tuyautés et bouffants comme on en voit sur les vieilles images des Indes. Ce sont des femmes de la caste des danseuses, des *nautch girls*. Un industriel spécial est venu proposer à mon boy de me faire assister à une danse 'sérieuse' moyennant soixante roupies, soit cent francs, le prix d'une loge à l'Opéra ; j'ai refusé carrément. Je sais que ces maquignons vous conduisent dans d'ignobles taudis dont la vue seule soulève de dégoût. J'en ai eu un échantillon au Caire et même un peu à Ceylan : ce sont d'horribles endroits, où l'on paye, toujours d'avance, des sommes que se partagent les intermédiaires ; ce sont des expéditions que j'appelle des surprises à niais. En somme, ni dans les rares voitures qu'on rencontre, ni à pied, je n'ai vu une femme indigène propre. Peut-être sont-elles dans les chariots fermés traînés par des bœufs dont j'ai déjà parlé.

Au reste, je ne veux pas me creuser la cervelle pour savoir où elles sont, et comment elles vivent.

Le manque de confort dans les hôtels, qui sont pourtant destinés à abriter les peuples les plus propres